

Friedrich NIETZSCHE (1844-1900)

La vérité scientifique, dernier avatar de la religion

(frgmt. n° 344) : *En quoi nous aussi sommes encore pieux.*

Dans la science, les convictions n'ont pas droit de cité, voilà ce que l'on dit à juste titre : c'est seulement lorsqu'elles s'abaissent au rang modeste d'une hypothèse, d'un point de vue expérimental provisoire, d'une fiction régulatrice, que l'on a le droit de leur accorder l'accès au royaume de la connaissance et de leur y reconnaître même une certaine valeur, – toujours avec cette restriction de demeurer soumises à la surveillance policière, à la police de la méfiance. Mais si l'on y regarde de plus près, cela ne signifie-t-il pas : c'est seulement lorsque la conviction *cesse* d'être conviction qu'elle peut parvenir à accéder à la science ? La discipline de l'esprit scientifique ne commencerait-elle pas par le fait de ne plus s'autoriser de convictions ?... C'est vraisemblablement le cas : il reste seulement à se demander s'il ne faut pas, *pour que cette discipline puisse commencer*, qu'existe déjà une conviction, et une conviction si impérative et inconditionnée qu'elle sacrifie à son profit toutes les autres convictions ? On voit que la science aussi repose sur une croyance, qu'il n'y a absolument pas de science « sans présupposés ». Il ne faut pas seulement avoir déjà au préalable répondu oui à la question de savoir si la *vérité* est nécessaire, mais encore y avoir répondu oui à un degré tel que s'y exprime le principe, la croyance, la conviction qu'« il n'y a *rien* de *plus* nécessaire que la vérité, et que par rapport à elle, tout le reste n'a qu'une valeur de second ordre ».

– Cette volonté inconditionnée de vérité : qu'est-elle ? Est-ce la volonté de *ne pas être trompé* ? Est-ce la volonté de *ne pas tromper* ? La volonté de vérité pourrait en effet s'interpréter aussi de cette dernière manière : à supposer que sous la généralisation « je ne veux pas tromper », on comprenne également le cas particulier « je ne veux pas *me* tromper ». Mais pourquoi ne pas tromper ? Mais pourquoi ne pas être trompé ?

– Remarquons que les raisons propres au premier cas se situent dans un tout autre domaine que celles qui sont propres au second : on ne veut pas être trompé parce que l'on admet qu'il est nuisible, dangereux, néfaste d'être trompé, – en ce sens, la science serait une longue prudence, une précaution, une utilité, à laquelle on pourrait toutefois objecter à bon droit : comment, la volonté de ne pas être trompé est-elle réellement moins nuisible, moins dangereuse, moins néfaste ? Que savez-vous par avance du caractère de l'existence pour pouvoir décider si le plus grand avantage se trouve du côté de l'inconditionnellement méfiant ou de l'inconditionnellement confiant ? Mais au cas où les deux choses seraient nécessaires, beaucoup de confiance *et* beaucoup de méfiance : où la science aurait-elle le droit d'emprunter sa croyance inconditionnée, la conviction sur laquelle elle repose, que la vérité est plus importante que toute autre chose, y compris que toute autre conviction ? Cette conviction n'aurait justement pas pu apparaître si vérité *et* non-vérité se montraient toutes deux constamment utiles : comme c'est le cas. Donc – la croyance à la science, qui existe incontestablement aujourd'hui, n'a pas pu trouver son origine dans un tel calcul d'utilité, mais bien plutôt *en dépit du fait* que l'inutilité et le danger de la « volonté de vérité », de la « vérité à tout prix », lui sont constamment démontrées. « A tout prix » : oh, nous ne le comprenons que trop, lorsque nous avons commencé par sacrifier et égorger sur cet autel les croyances l'une après l'autre !

– Par conséquent, la « volonté de vérité » *ne* signifie *pas* « je ne veux pas que l'on me trompe », mais au contraire – il n'y a pas d'autre choix – « je ne veux pas tromper, pas même moi-même » : – *et nous voilà de ce fait sur le terrain de la morale*. Qu'on prenne en effet la peine de se demander de manière radicale : « pourquoi ne veux-tu pas tromper ? », notamment s'il devait y avoir apparence – et il y a apparence ! – que la vie

50 vise à l'apparence, je veux dire à l'erreur, la tromperie, la dissimulation, l'aveuglement, l'aveuglement de soi, et si d'autre part la grande forme de la vie s'était toujours montrée en effet du côté des πολύτροποι¹ les plus dénués de scrupules. Il se pourrait qu'un tel projet soit, si on l'interprète avec charité, un donquichottisme, une petite folie d'exalté ;
55 mais il pourrait encore être quelque chose de pire, à savoir un principe de destruction hostile à la vie... « Volonté de vérité » – cela pourrait être une secrète volonté de mort.
– De sorte que la question : pourquoi la science ? renvoie au problème moral : *à quoi tend de manière générale la morale*, si la vie, la nature, l'histoire sont « immorales » ? Il n'y a pas de doute possible, le véridique, dans ce sens audacieux et ultime que présuppose la
60 croyance à la science, *affirme en cela un autre monde* que celui de la vie, de la nature et de l'histoire ; et dans la mesure où il affirme cet « autre monde », comment ne doit-il pas par là même – nier son opposé, ce monde, *notre monde* ?...
Mais on aura compris où je veux en venir, c'est-à-dire au fait que c'est toujours sur une *croyance métaphysique* que repose la croyance à la science – que nous aussi, hommes de
65 connaissance d'aujourd'hui, nous sans-dieu et antimétaphysiciens, nous continuons d'emprunter *notre* feu aussi à l'incendie qu'a allumé une croyance millénaire, cette croyance chrétienne, qui était aussi la croyance de Platon, que Dieu est la vérité, que la vérité est divine... Mais si cette croyance précisément ne cesse de perdre toujours plus sa crédibilité, si rien ne s'avère plus divin, sinon l'erreur, la cécité, le mensonge, – si Dieu lui-même s'avère être notre plus long mensonge ?

F. Nietzsche, *Le gai savoir*
trad. P. Wotling
Paris, GF 2000, p. 285-287.

¹ *Polytropoi* = aux aspects multiples, changeants, variés, mais aussi rusés, inventifs (cf. Ulysse, l'homme aux mille tours).